Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

3 | 2020

Inscrire l'esclavage dans les humanités numériques

Gísli PÁLSSON, *L'homme qui vola sa liberté. Odyssée d'un esclave*

Chelsea Stieber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/2328>

DOI : 10.4000/slaveries.2328

ISSN : 2540-6647

Éditeur

CIRESC

Référence électronique

Chelsea Stieber, « Gísli PÁLSSON, *L'homme qui vola sa liberté. Odyssée d'un esclave* », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 3 | 2020, mis en ligne le 27 novembre 2020, consulté le 29 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/2328> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slaveries.2328>

Ce document a été généré automatiquement le 29 novembre 2020.

Les contenus de la revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

GÍSLI PÁLSSON, *L'homme qui vola sa liberté. Odyssée d'un esclave*

Chelsea Stieber

RÉFÉRENCE

Gísli PÁLSSON, *L'homme qui vola sa liberté. Odyssée d'un esclave*, traduit de l'anglais par Carine Chicherau, Monfort-en-Chalosse, Gaïa Éditions, 2018, 304 p., ISBN : 978-2-84720-795-8, 22 €.

- 1 Si l'histoire des systèmes de traite et des esclavages continue à prendre de l'ampleur dans les universités et centres de recherche partout à travers le monde, l'histoire de la traite danoise et du système esclavagiste dans les Antilles danoises reste néanmoins peu connue. L'épopée de Hans Jonathan, esclavisé né dans la colonie danoise de Sainte-Croix et mort libre en Islande, ouvre une fenêtre sur cette histoire à travers les pérégrinations transcontinentales d'un homme singulier. L'histoire de sa vie, racontée par l'anthropologue islandais Gísli Pálsson, *L'homme qui vola sa liberté. Odyssée d'un esclave*, couvre plusieurs siècles, diverses langues, différents continents, et une grande diversité de sujets : de l'établissement des colonies danoises aux Antilles au mouvement Black Lives Matter, de Søren Kierkegaard à Ta-Nehisi Coates. Et si la portée de l'ouvrage paraît exceptionnellement vaste, c'est parce que la vie de Jonathan s'y prête et parce que le système économique, social et politique dans lequel il a vécu a laissé de profondes empreintes sur notre présent.
- 2 Le livre est divisé en quatre parties : on commence à Sainte-Croix où l'on découvre la jeunesse de Jonathan à Christiansted, la plus grande agglomération portuaire de l'île. Né en 1784 d'une mère esclavisée noire et d'un père blanc inconnu (ou supposé l'être), Hans Jonathan passe ses premières années comme esclave domestique dans la résidence du gouverneur à Christiansted – son maître Ludvic Heinrich Ernst Von Schimmelmann ayant été nommé gouverneur général en chef des Antilles danoises (qui regroupent les îles de Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-John). Dans le récit de la

naissance et de la jeunesse de Jonathan – sa vie parmi les Schimmelmänn, l'identité supposée de son père (un musicien et secrétaire danois nommé Hans Gram), la séparation de sa mère lorsqu'elle retourne au Danemark avec les Schimmelmänn en 1788 –, sont parsemées de réflexions sur l'histoire de la plantation danoise, l'économie sucrière, la traite, l'esclavage et la race au XVIII^e siècle.

- 3 Dans une seconde partie, Pálsson nous transporte à Copenhague, où le jeune Jonathan a voyagé en 1792 pour rejoindre sa mère et les Schimmelmänn après quatre ans de séparation. Il grandit dans une vaste demeure du quartier de Frederikstaden, construit pour héberger les palais de la famille royale et l'aristocratie danoise – parfait exemple des développements de l'urbanisme et de l'architecture coloniale du XVIII^e siècle. Jonathan n'est pas libre mais selon Pálsson, il « m[ène] une vie plus confortable que la plupart des enfants esclaves » et apprend à lire, à écrire et à jouer de la musique (son instrument préféré : le violon). C'est dans cette partie du livre que Pálsson se concentre sur le caractère changeant et souvent instable du statut juridique des gens de couleur en métropole et sur les débats naissants concernant l'abolition de la traite et de l'esclavage parmi les pouvoirs européens de la période (pour ne pas mentionner la guerre d'indépendance à Saint-Domingue/Haïti, que Pálsson ne cite qu'en passant). On apprend que Jonathan s'est enfui de la maison des Schimmelmänn pour s'engager dans la Marine lors de la bataille de Copenhague de 1801 – conflit armé entre l'Angleterre et le Danemark précipité par les guerres napoléoniennes. Jonathan démontre sa bravoure dans la bataille et intègre l'équipage d'un capitaine de renom, une connaissance proche du prince héritier Frederik, Steen Andersen Bille – ce dernier ayant accepté de prêter assistance à Jonathan dans sa quête de liberté officielle. Bille demande au prince d'écrire une lettre datée du 13 mai 1801 qui atteste du fait que « la liberté n'était déniée à personne au Danemark, sauf en cas de condamnation à l'incarcération » (p. 116). Hans Jonathan aurait donc été affranchi mais il semble que la lettre de Frederik n'ait jamais vu le jour (et n'ait même jamais été utilisée). Dans l'intervalle, sa maîtresse décide d'exercer son droit de propriété sur son esclave fugitif en initiant un procès qui devient une affaire bien connue au Danemark : « La veuve du général Henrietta Schimmelmänn contre le mulâtre Hans Jonathan ». Le verdict est unanime : Jonathan est bien la propriété de Henrietta Schimmelmänn, cette dernière étant dans son plein droit de le renvoyer et de le revendre aux Antilles danoises. Pourtant, la veuve Schimmelmänn semble avoir été plus intéressée par le fait de prouver ses droits de propriété (afin de soutenir les droits de sa classe de colons-planteurs) que par le sort de Hans Jonathan lui-même. Par la suite, elle n'a jamais initié de vente de sa « propriété », et Hans Jonathan décide de prendre en charge son propre sort. Il quitte Copenhague en 1802 pour l'Islande, où il va passer le reste de sa vie.
- 4 La troisième partie du livre nous emmène donc en Islande : on apprend comment Jonathan est débarqué au port de Djúpivogur, petit hameau où il travaille ensuite comme apprenti puis comme directeur de l'épicerie. Pálsson reconstitue un portrait de la vie de Jonathan en Islande au travers de documents variés : recensements officiels, registres de transactions tenus par Jonathan à l'épicerie et récits de voyages en Islande par plusieurs voyageurs européens (auxquels il servait de guide de montagne). On le suit au travail, lors de son mariage et de la naissance de ses enfants, puis dans sa vie de propriétaire de sa ferme jusqu'à sa mort à 43 ans, le 18 décembre 1827. Cette troisième partie, ainsi qu'une courte quatrième et dernière section, dédiée au souvenir de la figure de Jonathan en Islande et à ses vrais descendants en Islande et ailleurs dans le monde (y compris aux États-Unis), servent d'arrière-plan pour tracer l'évolution des

concepts de race et d'identité tout au long des XIX^e et XX^e siècles. C'est une évolution peu réconfortante, qui nous mène vers des ethnonationalismes et essentialismes raciaux, vers le colonialisme, le racisme et la haine, vers des héritages cachés ou désavoués, des hontes et des secrets. Mais il y a de l'espoir aussi dans la découverte de cet héritage et dans le fait qu'aujourd'hui, les descendants de Hans Jonathan sont environ six cents et sont dispersés partout à travers le monde. Il y a de l'espoir dans la découverte d'une histoire partagée qui rapproche race, langue, culture et nation – un héritage rendu impensable ou peu probable selon les cadres de pensée imposés dans les deux siècles qui ont suivi sa mort. Il y a de l'espoir, enfin, dans la science : dans l'épilogue, Pálsson dévoile un nouveau projet de reconstitution d'une partie du génome de Hans Jonathan au travers de ses héritiers vivants, initié par la compagnie biopharmaceutique deCODE Genetics à Reykjavik¹.

- 5 L'ouvrage de Pálsson n'est pas une biographie traditionnelle ; en tant qu'anthropologue, l'auteur prête une attention particulière à l'homme dans son environnement – social, phénoménologique et physique. C'est cette approche socioscientifique qui rend le récit de Pálsson si vaste et si profond. Pourtant, il reste des sujets à développer et dans la vie de Hans Jonathan et dans l'histoire coloniale danoise pour ceux qui s'intéressent aux systèmes de traite et aux esclavages. Par exemple, même si Pálsson reconstitue la vie (et le génome) de Jonathan, l'expérience affective des esclavisé·es de plantation à Sainte-Croix reste inédite. De plus, l'usage du concept de liberté, qui occupe une place prépondérante dans le titre français de l'ouvrage, demanderait une analyse plus complexe. Ici, la traduction mérite une parenthèse : le titre originel de Pálsson, *Hans Jónatan: Maðurinn sem stal sjálfum sér* (Reykjavik, Mál og menning, 2014) a été traduit en anglais comme *The Man Who Stole Himself: The Slave Odyssey of Hans Jonathan* (Chicago, University of Chicago Press, 2016). Dans les deux versions, la réflexivité sur le concept du soi-même reste intacte : *sjálfum sér* dans le titre originel islandais et *himself* dans la traduction anglaise. Pourtant, la traduction française (établie à partir de la traduction anglaise) privilégie le concept de liberté, rendant ainsi moins étrange – et moins puissant – le titre originel (la formule *the man who stole himself* dérange par son effet provocateur et produit un effet fort en anglais et, on l'imagine, en islandais aussi). Qu'évoque ce titre beaucoup moins beau mais plus proche de l'original, « L'homme qui s'est volé lui-même » ? Est-ce qu'on perd une certaine compréhension de l'expérience incarnée, corporelle et psychique de l'esclavage et/ou de la liberté en échangeant une construction réflexive contre une formule qui ne l'est pas ? Sur cette notion de liberté, Pálsson souligne que Hans Jonathan « n'était pas plus libre que l'esclave qui travaillait aux champs sur la plantation » (p. 98). Ceci est incontestable d'un point de vue juridique, comme l'affaire de Henrietta Schimmelfmann le confirme. Pourtant, et encore sur le plan de l'affect et de l'expérience humaine, on se demande si l'histoire individuelle de Jonathan se substitue à une exploration plus profonde des expériences vastes et variées de non-liberté (*unfreedom*) vécues par les esclavisé·es danois·es. C'est cette dernière histoire qui reste à écrire. L'ouvrage de Pálsson nous offre un point de départ incontournable.

NOTES

1. <https://www.nature.com/articles/s41588-017-0031-6> [dernier accès, juillet 2020].
-

AUTEURS

CHELSEA STIEBER

Associate Professor of French and Francophone Studies, Catholic University of America, États-Unis